

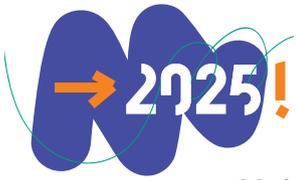


ICI ET LÀ-BAS. INTRODUCTION POUR UN LIEU D'ATTENTION

OLIVIER MARBOEUF

« Pourquoi imaginer ici, un lieu culturel local et international ? » C'est la question de départ de la rencontre à laquelle j'ai été invité en ce mois de juillet 2020 à Clichy-Monfermeil. Ce n'est pas tout à fait une question jetée en l'air pour le plaisir de la pensée. Elle est assez concrète et participe même à la préfiguration d'un nouveau lieu culturel, le site définitif des Ateliers Médicis qui ouvrira ses portes en 2025. Et le « ici » de la question, nomme cet espace à l'intersection de deux communes de Seine-Saint-Denis, Clichy-sous-Bois et Montfermeil, où doit sortir de terre en 2024 l'une des stations de la nouvelle ligne 16 du Grand Paris Express, à l'endroit même où il y a quelques années encore pointait la fameuse Tour Utrillo et se toisaient les emblématiques cités des Bosquets et de la Forestière. Paysages de tours et de barres dont des journalistes pressés ont fait leurs mines à faits divers, décors des inépuisables délires de penseurs télévisés pour qui le café du commerce est une école philosophique. Voilà donc de quoi nous parlons, l'un des points névralgiques d'un gigantesque chantier, une ruée vers l'est parisien au parfum de conquête de l'Ouest américain au fil de l'arrivée fiévreuse du rail, des fumées et des flammes olympiques et de tous les bonimenteurs et vendeurs de remèdes miracles voyageant dans la poussière sur des carrioles électriques. Les grues sont au travail, les bulldozers ont nettoyé la place, tout est neuf et nouveau alors que retentit la question fatale : « Pourquoi imaginer ici, un lieu culturel local et international ? »

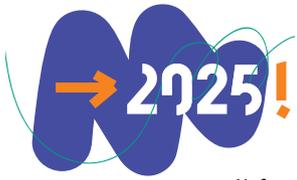
Les questions sont importantes. Il faut prendre autant soin des questions que des réponses. Et je dirais même que les réponses peuvent attendre, doivent attendre. Partons déjà du principe que nos agendas sont différés, nos urgences différentes. Si l'on pense aux mêmes questions, on ne les pense pas au même moment et depuis la même perspective, la même histoire inscrite dans le même corps. À défaut de répondre, je dirais donc qu'il faut savoir rester avec les questions, rester avec le trouble des questions. C'est-à-dire ne pas refermer les questions, accueillir les doutes et les conflits que provoquent des transformations radicales, ne pas forcer les alliances, ne pas absorber des corps qui résistent et refusent d'être parlés par une langue qui n'est pas la leur, ne pas fabriquer de familles, de communautés forcées. Accepter de



ne pas reconnaître facilement ce qui est déjà là car ce qui est déjà là n'a pas laissé beaucoup de traces visibles quand les gravas du passé crasseux ont été emportés. Ce qui est déjà là n'a pas le visage connu qui rassure, n'a pas la main fraîche qui soulage. Ce qui est déjà là n'est pas une ressource qui attend ses maîtres pour trouver une forme, s'élever vers le ciel du savoir.

Rester dans le trouble, cela peut vouloir dire construire un lieu d'attention, un lieu pour sentir ensemble – avec les allié·e·s et ceux et celles qui ne le sont pas, qui ne peuvent l'être dans ce « ici » et ce « maintenant », les désiré·e·s et les indésirables. Sentir ce qui est déjà là et rompre ainsi le soubassement violent de toute conquête : l'idée que le monde que l'on foule est une *terra nullius*, la conviction qu'il y a rien ici, ou si peu, pas assez. Qu'il n'y a pas déjà de lieux, de formes de vies, d'imagination et des questions. Que tout commence maintenant, dans un maintenant arraché à un passé sombre et à des matières auxquelles on ne pouvait s'attacher.

Une question n'est pas toujours une forme audible et prononcée. C'est trop souvent à partir de la capacité à articuler un discours que l'on juge les bonnes questions et qu'on les sépare de ce qui n'est que désordre et bruit. D'un côté la raison et de l'autre le bazar, l'embrouille et la clameur des sauvageons. Et pourtant dans l'Histoire de la France notamment, les questions importantes, émancipatrices, ont souvent surgi sans prévenir, dans une langue qu'on ne connaissait pas. Et alors on a demandé à ceux et celles qui entraient en scène de dire ce qu'ils voulaient. Comme si cette irruption fracassante ne voulait rien dire, n'avait pas de sens, en elle-même. Certaines présences posent des questions, juste par leur manière d'être là, ce sont des présences troublantes et intempestives qui ne parlent pas quand il faut, comme il faut. Ce sont des présences qui interrompent le flux d'une histoire tranquille, une histoire qui ignore ses conditions et sa violence et qui les découvre, inscrites dans des visages, sur des peaux, dans des muscles, des sourires et des mots, comme la part obscure d'une archive soudainement vivante. Ceux qui n'ont presque rien, ceux qui n'ont fait que courir sans pouvoir accumuler quoi que ce soit pour eux-mêmes, ceux qui ont vu tomber leurs vies dans le tourbillon des grues, ceux qui n'ont pu reprendre leur souffle dans un air irrespirable, qui n'ont pu se rassembler, ceux qui vivent des vies dispersées, transportent en eux des paysages fantômes. C'est ce qui compose ici un local particulier, un international gazeux. Matières impossibles à extraire, impossibles à transformer en objets – culturels – en savoirs, insaisissables, imprononçables.



Il faut bien l'admettre, la banlieue pose des questions de manière particulière. Il faut savoir y prêter attention sans vouloir sans cesse les traduire. Cette attention dont je parle est une catégorie particulière du soin, c'est une manière de se laisser affecter par ce qui arrive, ce qui trouble, dérange, déplace. Ce qu'on appelle faire de la politique aujourd'hui – et la culture y participe – est cet obsédant exercice de traduction qui veut que tout soit intelligible pour un corps précis, pour un œil précis, pour une oreille, une main précises. Que tout soit rapporté auprès de ce corps et participe à l'augmentation de sa valeur, ce corps qui n' imagine pas un instant que l'on puisse oser poser un jour une question sans sa permission, sans sa présence et que cette question ne se rapporte pas à lui. Notons donc ceci : l'existence d'un lieu culturel devrait toujours être pensée à partir de l'idée du soin pour ce qu'il n'est pas, ce qui lui échappe, ses marges, à l'environnement qu'il n'absorbe pas et qui n'est pas une ressource à sa disposition, mais qui est plutôt l'abri, le terrain et la chair d'une multitude de lieux possibles et à venir, à partir desquels on pourrait vivre, parler, penser, inventer en relation avec ce lieu culturel mais aussi en autonomie. Nous pourrions alors dire qu'il s'agit de veiller aux conditions du lieu culturel et au climat qu'il crée pour d'autres lieux et d'autres vies – et se demander s'il crée un air qui est respirable.

Accueillir ce qui n'est pas soi et ne vient par vers soi est un exercice particulièrement difficile pour une société qui est obsédée par la sécurité, le contrôle et la rentabilité, une société qui demande de la pacification et ignore crânement ce que coûte là-bas ce qui est demandé ici. Car pour revenir au départ, le « ici » de la question « pourquoi imaginer ici, un lieu culturel local et international ? » est un ici particulier, c'est un là-bas. La banlieue a toujours été le là-bas du ici de l'institution culturelle, c'est-à-dire l'espace dans lequel se déverse et s'applique la violence qu'on a chassée de cet ici évident, de ce « nous » qui ne souffre d'aucun débat, d'aucune forme d'explication. De cet espace où l'on se reconnaît vers cet espace où l'on ne se reconnaît pas. Il est donc plus productif de dire « Pourquoi imaginer là-bas, un lieu culturel local et international ? » Car cette nouvelle formulation rend visible une autre question : qui parle ? La plupart des cultures minoritaires et subalternes ont pointé l'importance de la situation d'énonciation des questions. Qui parle et pour qui on parle, à la place de qui on parle et au service de qui on parle ? En formulant le là-bas – qui rappelle évidemment les fameuses Outre-mers et les funestes outre-tombes coloniales –, on ouvre au moins la possibilité d'imaginer différentes manières d'apprécier le « ici », ses qualités et matières, ses



risques et ses coûts. Combien cela coûte et à qui cela coûte de transformer un « là-bas » en un « ici » ? Nommé le là-bas, ici, c'est dire qu'on a le pouvoir d'être partout chez soi, c'est peut-être refuser de négocier le climat que produit le lieu à venir et l'espace nécessaire pour respirer et vivre à son contact et ses alentours.

Il y a donc un lieu d'attention à imaginer avec ceux et celles qui vont partager et produire cet ici chacun·e à leur manière. D'un côté, ceux et celles qui ont forgé leur sensibilité depuis ce ici comme lieu de décharge de la violence, de la relégation, qui ont dû vivre leur vie comme des vies indésirables et dangereuses car elles étaient les marges d'un espace sécurisé, elles étaient les marqueurs d'un bord, les signaux de la limite de la zone vivable. Des projections d'épouvante et des signaux de feu. Et de l'autre côté, ceux et celles qui ont décidé de faire du là-bas jadis honni, pouilleux, merdique, pas tout fait compatible avec les gestes culturels les plus nobles, un ici. Et qui vont devoir perdre quelque chose pour gagner quelque chose d'autre, se déshabiller de vieilles habitudes et de réflexes moisis, d'identité professionnelles peut-être et apprendre à négocier avec leur corps le climat et l'environnement dans lequel toutes et tous doivent pouvoir respirer. Le fait que la banlieue soit un vibrant là-bas offre une chance de ne pas en faire un ici qui répète et réplique les fantasmes et les certitudes d'une institution et de tout un ensemble d'habitus culturels qui visent à rapporter toute la société au pied d'un même corps, corps qui s'imagine généreux tant qu'il se trouve au centre de l'attention, mais qui pleurniche bruyamment dès qu'il n'est pas le premier invité de la fête.

Il me semble bien difficile de répondre depuis ma position à la question du « pourquoi ». À-t-on vraiment le choix ? Je pense par contre qu'il est nécessaire d'engager le « comment » au sein même de la question liminaire, en espérant peut-être quelque part que ce comment – pour qui, avec qui ? – produise un autre pourquoi que celui qui nous décourage par avance et nous vide de tout espoir.

Je poserais donc ceci pour commencer : « Comment fabriquer là-bas, un lieu local et international, dans un climat qui soit respirable ? »